

d'obéir à de pareils ordres. On ne pouvait pas assiéger Ratisbonne pendant l'hiver sans s'exposer à un échec ; envoyer 6.000 cavaliers au cardinal-infant, sans trop affaiblir l'armée ; mettre les troupes en quartiers ailleurs que dans les Etats héréditaires, sans les exposer à mourir de faim dans des pays complètement épuisés. Wallenstein ne pouvait pas conserver le commandement dans de semblables conditions. Il avait appelé les généraux auprès de lui pour les consulter. Officiers et soldats devaient s'entendre pour le supplier de rester à leur tête et lui donner ainsi l'autorité nécessaire pour résister aux prétentions de la Cour (1).

Schaffgotsch était persuadé que l'empereur ne pouvait pas se passer des services de Wallenstein et que, dans l'intérêt même de la maison d'Autriche, les officiers devaient demander son maintien à la tête de l'armée. Il désapprouvait néanmoins une protestation de leur part comme contraire à la discipline et comme un déplorable exemple à donner aux soldats. Il demanda à réfléchir jusqu'à l'arrivée des autres généraux.

La seconde audience que Jean Ulrich eut de Wallenstein

---

(1) Ilow lui parla aussi du dessein qu'on avait formé, lors des négociations de Schweidnitz, de réunir les Impériaux aux Saxons pour contraindre les Espagnols et les Suédois à accepter la paix ; et Schaffgotsch apprit, vers le même temps, par le général Léon Cropello de Médicis, qui arrivait de Vienne, que l'empereur avait envoyé son chambellan, le duc François-Jules de Saxe à Dresde, pour négocier encore. Le bruit courait même que le duc François-Albert, frère de François-Jules, ainsi que le docteur Gebhard, devaient venir à Pilsen pour s'occuper de la paix. On pouvait donc croire que, pour ces négociations, Ferdinand II était d'accord avec Wallenstein.